

Cercle d'histoire
d'archéologie et de
folklore d'Uccle
et environs

Geschied- en
heemkundige kring
van Ukkel
en omgeving



UCCLENSIA

Revue Bimestrielle – Tweemaandelijks Tijdschrift

Mai – Mei 2005

205



UCCLENSIA

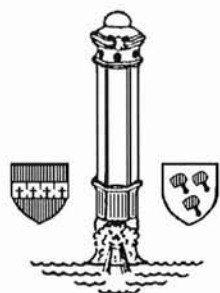
Cercle d'histoire
d'archéologie et de folklore
d'Uccle et environs, a.s.b.l.
rue Robert Scott, 9
1180 Bruxelles
tél. 02-376 77 43, CCP 000-0062207-30

Geschied- en
Heemkundige Kring van Ukkel
en omgeving, v.z.w.
Robert Scottstraat 9
1180 Brussel
tel. 02-376 77 43, PCR 000-0062207-30

Mai 2005 – n° 205

Mei 2005 – nr 205

Sommaire – Inhoud



Édition: Jean Lhoir

Le maître graveur Auguste Danse et les siens
Un bout de l'histoire d'Uccle
Maggy Rassart-Debergh 3

Quartier du Chat 1920–1930, Souvenirs, souvenirs...
Charles Hanneesse 13

Belevenissen van een militien 1940 (8)
Augustinus Ertveldt 19

LES PAGES DE RODA DE BLADZIJDEN VAN RODA

Soixante ans après ... (4)
Michel Maziers 23

Agde de Hel, van 14 mei tot 4 augustus 1940 (15)
uit het dagboek van Jozef Stoffels 29



En couverture: La Chapelle de Stalle, par Auguste Danse
(© Collection Commune d'Uccle, inv. 126)

Publié avec le soutien de la Communauté française de Belgique - services de l'Éducation permanente
et du Patrimoine culturel, de la Commission communautaire française de Bruxelles-Capitale
et de la commune d'Uccle

**Le Cercle d'histoire, d'archéologie et de folklore
d'Uccle et environs**

Fondé en 1966, il a pris en 1967 la forme d'une a.s.b.l. et groupe actuellement plus de 400 membres cotisants.

À l'instar de nombreux cercles existant dans notre pays (et à l'étranger), il a pour objectifs exclusifs d'étudier et de faire connaître le passé d'Uccle et des communes environnantes et d'en sauvegarder le patrimoine. Dans ce but il organise un large éventail d'activités: conférences, promenades, visites guidées, excursions, expositions, édition d'ouvrages, fouilles, réunions d'étude.

En adhérant au cercle, vous serez tenus au courant de toutes ces activités et vous recevrez cinq fois par an la revue *UCCLENSIA* qui contient des études historiques relatives à Uccle et à ses environs, notamment Rhode-Saint-Genèse, ainsi qu'un bulletin d'informations.

Le cercle fait appel en particulier à tous ceux qui sont disposés à collaborer à l'action qu'il mène en faveur d'un respect plus attentif du legs du passé.

Administrateurs:

Jean M. Pierrard (président),
Patrick Ameeuw (vice-président),
Éric de Crayencour (trésorier),
Françoise Dubois-Pierrard (secrétaire),
Marie-Jeanne Janisset-Dypréau,
Stéphane Killens, Jacques Lorthiois,
Jean Lowies, Raf Meurisse,
Clémy Temmerman, Lutgarde Van Hemeldonck,
Louis Van Nieuwenborgh, André Vital.

Siège social:

rue Robert Scott 9, 1180 Bruxelles;
téléphone: 02-376 77 43;
CCP: 000-0062207-30.

Montant des cotisations

Membre ordinaire:	7,5 €
Membre étudiant:	4,5 €
Membre protecteur:	10 € (minimum)

Le maître graveur Auguste Danse et les siens

Un bout de l'histoire d'Uccle

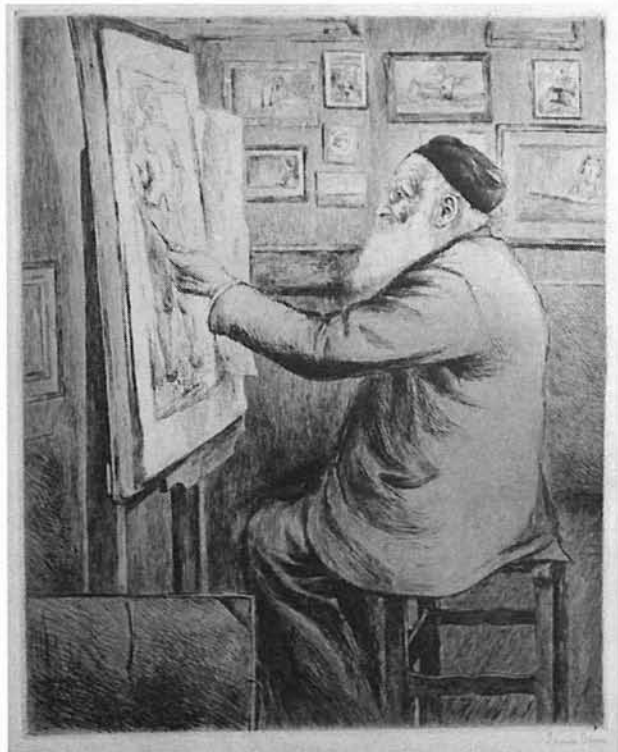
Maggy Rassart-Debergh

Avant de retracer l'histoire d'Auguste Michel Danse qui passa à Uccle les trente dernières années de sa vie, je souhaite remercier vivement les autorités communales qui m'ont donné libéralement accès aux archives et aux œuvres, facilitant grandement mon travail, Monsieur Patrick Luypaert, toujours disposé à m'aider, et les Ucclois qui m'ont fourni des informations. Ma reconnaissance va également, faut-il le dire, à la revue *Ucclesia* et en particulier à son Président, Monsieur Jean M. Pierrard, qui m'a donné l'opportunité de résumer ici des recherches destinées à un catalogue raisonné de l'œuvre des Danse et à leur biographie.

J'ai puisé les sources de ce récit dans les archives précieusement conservées à Uccle, dans celles des descendants (indirects, dont nous sommes mon mari et moi) de ces artistes, dans divers extraits de presse et dans les quelques articles consacrés aux Danse qui figurent en bibliographie à la fin de mon texte; lorsque j'en ai extrait une citation, j'en donne la référence abrégée en note.

En cet été 1929, la Belgique pensait déjà aux réjouissances de son centenaire, et Uccle en honorait un. En effet, le maître graveur Auguste Danse se préparait à fêter dignement ses cent ans, dans cette commune devenue sa petite patrie, lui que son grand âge n'autorisait plus à s'évader, comme dix ans plus tôt, à Paris, pour copier au Louvre les chefs-d'œuvre qu'il admirait le plus. Sa vie, bien remplie, s'était ralentie et son médecin avait recommandé plus de calme, et donc moins d'entretiens avec des journalistes, pour ces trois journées.

Il se plaisait néanmoins à évoquer ce passé tellement présent dans sa mémoire. C'est dans cette commune alors si verdoyante, un petit coin de campagne, qu'il avait choisi de s'installer la retraite venue; c'est là qu'en avril



*Auguste Danse au travail, de Louise Danse
(© Collection Commune d'Uccle, inv. 138)*

1899 son épouse était décédée et qu'elle avait trouvé place pour un repos éternel; c'est là aussi qu'en 1905 (il y aura bientôt cent ans), sa cadette Louise, artiste comme lui, avait décidé de mettre un terme à une vie

assez tumultueuse en épousant, pour le pire et le meilleur surtout, un jeune juriste de l'ULB dont le tempérament d'artiste ne pouvait que la combler, Robert Sand. Le couple sera aux côtés d'Auguste Danse comme d'ailleurs celui que forme, depuis 1889, son aînée Marie avec Jules Destrée.

Le film de sa vie se déroulait dans son esprit et il s'animait au fur et à mesure qu'il l'évoquait devant ses auditeurs attentifs. Les coupures de presse de l'époque sont unanimes pour saluer *celui qui est plus vieux que la Belgique*, toujours alerte, les yeux pétillants sous son bonnet de soie noire, sa barbe de Tols-toï plus blanche que quand son futur gendre, Jules Destrée, le décrit en 1887, un peu sourd mais heureux en contemplant ses œuvres groupées comme dans un cabinet des estampes.

De la naissance d'un artiste et d'une nation ou vice versa

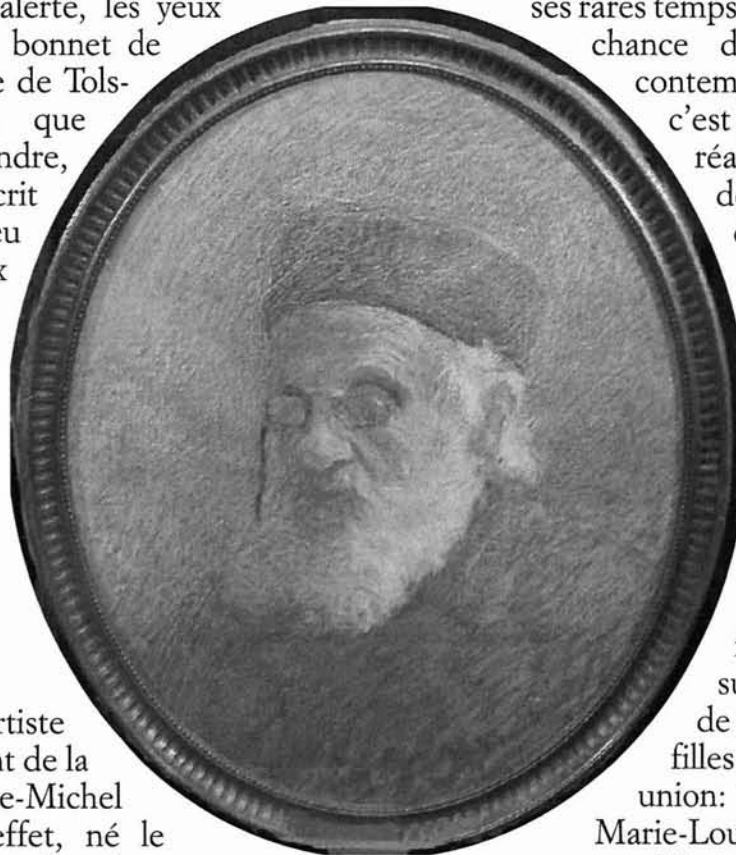
La naissance de l'artiste précéda l'avènement de la Belgique; Auguste-Michel Danse était, en effet, né le 13 juillet 1829 à Bruxelles; il y passe avec ses frères et ses parents une enfance modeste. Très jeune, il manifeste des dispositions pour la gravure; son apprentissage se fait d'abord à l'Académie de Bruxelles où cet art est enseigné par un ancien capitaine de cavalerie, et bien vite l'élève dépasse le maître; il suit également les cours de peinture de François-Joseph Navez. Ainsi armé d'un solide bagage, il quitte l'Académie, mais a la chance de pouvoir assister aux leçons de l'illustre graveur italien Luigi Calamatta auquel le roi a fait appel pour nos premiers timbres, et qui habite chez les Meunier; Constantin et

Jean-Baptiste Meunier seront ses premiers condisciples et ses amis. Ses talents de peintre, de dessinateur et de graveur, il les utilise d'abord pour gagner sa vie mais sans cesser de suivre des cours. Car, contrairement à son contemporain, Félicien Rops, Danse ne dispose pas de fortune personnelle et il est obligé de mettre son art au service de l'industrie. Néanmoins, le soir, après le travail à l'atelier, à la lueur d'une chandelle, il reprend ses travaux personnels s'exerçant sans relâche à la gravure; il lui consacre aussi ses rares temps libres. Parfois il a la

chance de portraitiser un contemporain célèbre: c'est ainsi qu'en 1851 il réalise, pour l'annuaire de l'Académie Royale de Belgique le portrait du chimiste Paulin Louyet.

Si son mariage, en 1859, avec la cadette des Meunier, Adèle-Adrienne, l'ancre plus encore dans le milieu artistique, il l'oblige aussi à subvenir aux besoins de sa famille car deux filles naissent de cette union: Marie-Charlotte et Marie-Louise plus connues comme *Marie* et *Louise*. L'aînée

voit le jour à Bruxelles, le 17 février 1866, la cadette à Saint-Gilles, le 2 avril 1867. À côté de sa passion artistique, il faut vivre et nourrir les siens. Auguste qui a déjà exercé bien des métiers (projets pour des cartes à jouer, des vitraux, des boutons de guêtres, des médailles, des dentelles et des cotonnades ...) est prêt à se lancer définitivement dans une carrière plus lucrative qu'artistique, mais le hasard veille. Ses proches racontent une histoire qui, même si elle n'est pas prouvée, mérite d'être rapportée; on raconte qu'à cette époque où il hésite entre une vie



Au centre de la page: Auguste Danse, vu par Émile Lecomte

«facile» dans l'industrie et l'incertitude d'une carrière artistique, *«l'art pur le ressaisit, il recommença la lutte ingrate où les déceptions tiennent plus de place que les encouragements. Un jour, cependant, le hasard lui en fournit un précieux, qui dut avoir sur son avenir une influence décisive: comme il s'appliquait, au Musée de Bruxelles, à reproduire un tableau de Leys et qu'il désespérait d'obtenir l'effet recherché, il entendit résonner derrière lui des mots approbateurs. Se retournant vers celui qui les avait prononcés, il lui dit: — Non, non, ce n'est pas ça ... et je ne crois pas que j'y arriverai... Décidément j'y renonce! — Gardez-vous en, répliqua l'autre; je vous assure que c'est très bien ... Et vous pouvez m'en croire, je m'y connais un peu: je suis l'auteur du tableau ...»*¹

Puis une seconde chance lui vient de Mons et de son amitié avec André Hennebicq qui lui signale l'ouverture d'un poste de professeur de dessin à l'Académie des Beaux-Arts. Auguste n'est pas le seul candidat, il passe et réussit les examens; l'avenir de la famille Danse est assuré et elle s'installe, en 1871, à la rue aux Cinq Visages.

Les Danse à Mons

L'arrivée à Mons signifie, pour Auguste, la certitude d'exercer ce métier qu'il aime, même si ce n'est pas le luxe. Dans son histoire de l'Académie des Beaux-Arts, Christiane Piérard rapporte (p. 191) que les bâtiments *de fonction* aménagés dans une aile de l'Académie et qui abritaient alors le directeur s'étaient peu à peu défraîchis. Lorsque Danse arrive, ce sont *«autour de la cour maussade, bâtiments plus délabrés que confortables. Au rez-de-chaussée, salles immenses et moisies, sur des souterrains où pullulaient les rats»*. Les Danse y résident. Alors qu'Adèle transforme et aménage la maison, Auguste se consacre à ses élèves. Ses filles grandissent au milieu des artistes que leur père côtoie: la famille d'abord (surtout les Meunier), les collègues et amis ensuite (les Hennebicq, les de Groux ...). À côté de son enseignement



Louise, par Auguste Danse
(© Collection Commune d'Uccle, inv. 115)

officiel et rémunéré, Auguste se laisse aller à sa passion et donne, en privé, des cours de gravure. Car *«[...] professant jusqu'en 1897 avec un zèle digne de son art, il forma un disciple éminent, le graveur Lenain qui remporta le premier grand prix de Rome, puis d'autres élèves de valeur tels que Dieu, Duriau, Bernier et Greuze. A. Danse poussa l'amour de la diffusion artistique et le zèle pédagogique jusqu'à fonder, à ses frais – parfaitement! – l'École de gravure de Mons, suppléant ainsi à la parcimonie municipale»*².

À partir de 1882, l'enseignement de la gravure fait désormais partie des cours de l'Académie de Mons et c'est pour cette raison qu'Auguste est considéré comme le «créateur» de l'école montoise, au point que

1 Cette histoire figure dans plusieurs articles de presse; j'ai reproduit ici un extrait du texte de Jean

d'Ardenne, «Auguste Danse», dans *Exposition de Charleroi 1911*, p. 501-503, sp. 502.

2 Henri Mangin dans *Auguste Danse*, p. 24-25.

certaines biographies lui confère Mons comme origine. Il est vrai que c'est dans cette ville qu'il maria son aînée. Ses filles, en effet, furent parmi ses élèves, avec leur amie Élisabeth Wesmael, *Élisa* ou *Lisette* (selon le nom qu'elle choisit) et avec Élisabeth Weiler; ce sont les premières femmes à suivre un enseignement officiel de gravure.

En 1886 donc, la notoriété d'Auguste Danse est grande, et de nombreux artistes ou simplement des personnes intéressées par l'art lui rendent visite. Parmi eux, un jeune juriste de l'ULB particulièrement sensible à l'art: Jules Destrée; à l'époque, il compose des poésies, tient un journal «littéraire», et fréquente les cercles artistiques. Par deux fois, dans son *Journal* et dans *Mons et les Montois*, Destrée évoque sa rencontre avec les Danse et la manière dont il fut séduit par l'artiste et par ses filles. La description de leur demeure est bien différente de ce qu'elle était à l'arrivée des Danse: elle est devenue havre de paix, lieu de culture et d'art. Destrée écrit (*Mons et les Montois*, p. 279-280): «Ce fut mon cousin Paul qui me conduisit un soir – est-ce peu après le Banquet Lemonnier, ou à l'occasion du procès Falleur – dans la maison de la rue des Cinq Visages, chez le père Danse. Le maître graveur habitait, derrière l'Académie des Beaux-Arts, une maison ancienne, aux niveaux irréguliers, qui donnait sur un petit jardin. Il avait déjà alors ce front chauve aux poils follets, ce petit nez rond, cette barbe blanche frisottante qu'il garda jusqu'à son centenaire et qui le faisait ressembler à certains de ces portraits de Tolstoï ou au classique vieillard de Dürer. Il était bienveillant et bavard au sujet de l'art et des artistes surtout. La maison était à son image, modeste, un peu désordonnée, mais arrangée avec un goût fantaisiste et artiste. On y rencontrait un familier, Émile v. H., qui lui aussi avait été à Bayreuth, les deux filles du père Danse, Louise et Marie, une de ses élèves, Lisette, et une de leurs amies, Louise L., pianiste émérite».

Marie Danse et Jules Destrée

Né à Marcinelle (en Hainaut), le 21 août 1863, Jules Destrée est de peu l'aîné des sœurs Danse. Comme après lui son frère Olivier-Georges, tout en poursuivant avec succès des études de droit à l'Université

Libre de Bruxelles, il fréquente assidûment les milieux littéraires et artistiques de la capitale; il participe aussi activement aux cercles universitaires et est secrétaire du cercle des *Étudiants progressistes*. C'est alors un jeune homme qui se cherche encore, indécis entre une carrière dans le droit où le poussent ses études et son penchant insatiable pour toutes les formes d'art. On trouve trace de ces hésitations et de ces doutes, dans le *Journal* qu'il rédigea entre 1882 et 1887; on y rencontre aussi toutes ses jeunes amours passagères. Puis, en 1886–1887, «*Un coin curieux de province, à Mons. À la suite de quelques procès récents que j'ai dû plaider là-bas [...]. Rue des Cinq-Visages, quelque chose comme ça. Un de ces noms bizarres, pleins de légendes, qui sentent la province et le Moyen-Âge, et une maison si bizarrement campée! On sonne à une petite porte dans un mur bas. La porte s'ouvre et une servante avec une lanterne vous guide à travers une allée d'arbres entre deux murailles. Au fond un escalier qui tourne, comme d'un puits. Puis l'entrée dans la maison – vieille – avec des fenêtres et des portes inattendues, sans motifs, sans régularité, une série de petites chambres si singulièrement emboîtées qu'on s'y perd, toute une fantaisie de vieille demeure. Lameublement révèle l'œil d'un artiste et des mains de femme. Toute une végétation de bibelots aux murs, de vieux grès, des armes, des assiettes, des crépons, des éventails. Ça et là quelques tableaux, entre autres un de Groux père superbe, des dessins, des aquarelles, des eaux-fortes. Un pêle-mêle de cadres allant jusqu'aux frises, dans un joli désordre avec des bouts de draperie, d'étoffe jetée ravissants. Un piano, un vieux buffet, une petite bibliothèque et sur une grande table des journaux d'art, un livre récent, la partition de La Walkyrie*» (*Journal*, p. 433-434).

Le décor est planté et il donne des bâtiments une image bien différente de celle de 1871. C'est que des mains de femmes sont passées par là: celles d'Adèle Meunier d'abord, née dans une famille d'artistes mais «simple ménagère»; elle a su créer cette chaude ambiance pour tous les artistes qui les fréquentent mais surtout pour le maître graveur Auguste Danse; ce sont aussi les mains de leurs deux filles, Marie et Louise, qui ont œuvré. Artistes comme leur père en

même temps que ses élèves, elles ont une vingtaine d'années et s'il est intrigué lorsqu'il les rencontre, Destrée est d'abord intéressé par leur amie la pianiste Louise Luyckx. Après avoir évoqué la rue et la demeure des Danse, il les décrit ainsi dans son *Journal* (p. 434-435):

«*Les habitants: Un petit vieux aux yeux vifs, à la barbe blanchie vers le bas, absolument cet air attentif et pénétrant de certains savants de Pantazis, courbés dans une méditation abstruse; de l'intelligence et de l'énergie. Peu causeur. La conversation se limite entre les cadets, le plus souvent: les deux jeunes filles et Louise Luyckx.*

«*Les deux jeunes filles. Marie: noire, avec des cheveux qui frisent et des yeux qui brillent, noire avec la peau blanche, un peu fanée déjà et des lèvres rouges, un sourire simple, loyal, attirant de franchise et de bonté, et par moments, quand sa figure se crispe en une expression affligée, quelque chose de la tristesse souffrante et vive de certains petits singes à l'air humain et doux, mais le plus souvent gaie, intelligente, vibrante, ayant l'appétit de tout ce qui est beau, antibourgeois ...*

«*L'autre, Louise: plus grande et plus jeune, boitant légèrement, à peine, assez forte, toute blonde, des cheveux qui frisent comme ceux de sa sœur, des yeux brillants aussi parfois, un teint rose et frais, des mâchoires puissantes, une allure indolente, ennuyée, incompréhensive. Elle semble plus froide et plus bête. Mais elle m'intéresse étrangement. Elle m'apparaît – surtout si l'on songe à cette entrée – comme une Diabolique de Barbey et il me semble que des impétuosité inouïes doivent sommeiller en elle. Elle se dévoilera sans doute quelque jour. Peut-être aussi la vie coulera plate et monotone sans lui apporter le roman auquel elle est destinée ...*

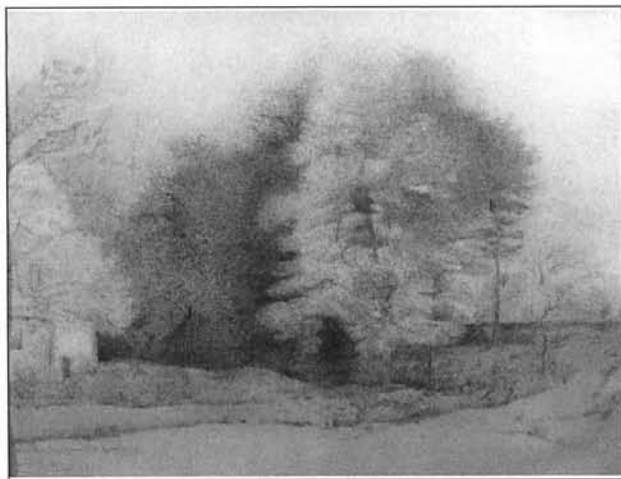
«*Louise Luyckx, la troisième du groupe. Il paraît qu'il y en a une quatrième, Lisette; je ne l'ai pas vue. Cela forme une réunion curieuse dans le milieu montois. Toutes les dignes bourgeoises s'insurgent naturellement contre ces originales qui aiment les parfums, qui raffolent de Wagner, lisent les livres nouveaux, parfois basar-dent en leur toilette un ruban imprévu! J'avais entrevu Louise L. [...] Je l'ai revue chez les Danse et chez elle [...] l'amour attirant l'amour [...].*



Temps orageux, de Auguste Danse
(© Collection Commune d'Uccle, inv. 113)

Jules Destrée, c'est manifeste, est alors d'avantage séduit par l'amie que par les sœurs Danse; son journal se terminant peu après, on ignore quels seront ensuite ses états d'âme mais on connaît la fin car, en 1933, il nous la relate dans le chapitre XVII de *Mons et les Montois* dédié «À un petit singe» (celui du Grand'Garde illustré p. 80 ou allusion à Marie?) intitulé *À Marie Danse, ma femme*. Il décrit comment il fut séduit par les jeunes Danse, leurs amies Lisette et Louise et leurs amis comme Henry de Groux, qui forment, avec les Anciens, un «Petit milieu uni par une sympathie mutuelle, mais uniquement soucieux de littérature et de musique». C'est là tout ce qu'il aime et comme il l'écrit si justement:

«*À vrai dire, moi qui en étais ivre, je n'aurais pu rencontrer meilleur climat. On discutait les jeunes revues, on récitait du Baudelaire et du Verlaine et, sous la direction d'Émile v. H., on déchiffra toutes les partitions de Wagner. Comment oublier la bravoure, jamais lassée,*



Rue Jean-Baptiste Labarre, 1919, vue par Auguste Danse
(© Collection Commune d'Uccle, inv. 116)

avec laquelle Marie au piano ressuscitait les magies de l'orchestre et chantait intrépidement toutes les voix! Comment oublier la manière prenante dont elle interprétait à demi-voix les mélodies de Borodine! Il advint ce que vous pensez. Lorsqu'un commencement de clientèle me permit de songer à prendre femme, mon choix était fait et, un jour de la kermesse de Mons, à un balcon dont nous regardions le combat de saint Georges, nous nous fiançâmes».

Plus d'errances, le choix est fait et définitif. Marie l'a emporté sur ses rivales, sur ses amies et sur sa sœur dont Destrée avait parfaitement saisi le tempérament. Marie est alors passionnée par les animaux fantastiques et reproduit certaines gargouilles de Mons et de Notre-Dame de Paris. À la même époque, Jules travaillait à ses poèmes en prose, les *Chimères*.

1889 sera pour eux l'année décisive: celle de leur mariage. Avec comme témoins son maître Edmond Picard et son ami Maurice des Ombiaux, le 10 août 1889, Jules épousera Marie à Sainte-Waudru. C'est encore celle du Grand Complot, de ce procès juridique où Edmond Picard plaida d'une manière particulièrement éloquente; parmi les dix-neuf avocats des Barreaux de Mons, Bruxelles et Charleroi, on note les noms de Paul Janson, Adolphe Englebienné et Jules Destrée. C'est aussi l'année de la parution des *Chimères*. On y retrouve tous ceux qui sont chers à l'auteur et dont je ne retiendrai que quatre noms: après un frontispice d'Odi-lon Redon (que Destrée apprécie fort), un premier texte est dédié à Georges Destrée; le

second texte est *Pour Mademoiselle Marie Danse*, qui gravera les trois eaux-fortes; un troisième est *Pour Monsieur Henry de Groux*, l'ami commun, à qui on doit la dernière illustration; *La chanson du Carillon* est un souvenir montois à son ami des Ombiaux.

Après son mariage, Marie s'installe à Marcinelle, dans la maison familiale des Destrée. Sans jamais renier ses talents artistiques, Marie va se consacrer essentiellement à son mari par ses œuvres comme par son choix de vie. Avec son père et sa sœur Louise, elle illustrera les trois livres de son mari *Notes sur les Primitifs italiens*. Car un même amour pour l'Italie unit les Destrée et Louise Danse ainsi que celui qui deviendra son mari; ce sont alors les deux couples que l'on verra en Italie comme dans les milieux artistiques belges. Mais peu à peu Marie participe moins aux expositions car elle va mettre tout en œuvre pour aider Jules Destrée dans sa carrière politique; elle le seconde sans cesse, participe à la création des «universités populaires» où elle continue à chanter et jouer de la musique. Surtout, elle organise d'abord à Marcinelle puis à Bruxelles, à la rue des Minimes, de somptueuses réceptions et d'intéressantes réunions tant politiques qu'artistiques. On a conservé de cette époque nombre de croquis et de menus qu'elle réalisa à ces occasions. Les invitations qu'elle lança et son courrier personnel sont partiellement inédits et en cours d'étude; mais je peux déjà affirmer que quand le tout sera publié, on pourra mieux évaluer la place qu'occupa le couple Destrée. L'exposition *Six siècles de mémoire gravée* qui se tiendra à l'Hôtel de Ville de Bruxelles en septembre 2005 rappellera le rôle de Destrée comme protecteur du patrimoine et comme promoteur des Arts; on y verra les portraits de Marie et de Jules réalisés par Auguste Danse. Après le décès, en janvier 1936, de Jules, Marie se rapproche plus encore des siens installés à Bruxelles et continue à fréquenter le même milieu artistique qu'eux. Mais dans la mort c'est Jules qu'elle choisira de suivre: en 1942, elle sera enterrée à Marcinelle à ses côtés.

Les Danse ucclois

Auguste sera professeur à Mons jusqu'en 1897, mais il semblerait que dès 1893 il a choisi Uccle pour y couler une paisible retraite. Je laisse un de ses concitoyens et ami évoquer cette nouvelle vie. Dans son discours officiel du 11 juillet 1929, Fernand Neuray se souvient: «[...] une petite rue champêtre, qui s'amorçait à la chaussée d'Alsemberg par un étroit boyau serré entre deux jardins [...] la rue Courte, élargie, a été promue et baptisée rue Jean-Baptiste Labarre. C'est dans ce cadre que m'apparut pour la première fois, un soir de mai 1898, le père Danse, avec sa barbe de prophète, son chapeau légendaire, sa lavallière, sa canne au bec d'ivoire, son inséparable portefeuille».

Ils échangent des banalités et l'interlocuteur d'Auguste est «séduit, par les yeux malicieux et bons, qui illuminaient ce visage où brillaient, en dépit de la toison grise, tous les signes de la jeunesse [...] Devant un lambic crémeux et acidulé, le père Danse égrenait ses souvenirs. [...] Des figures de peintres et de sculpteurs passaient dans ses récits, vivants, colorés, pleins d'anecdotes savoureuses. [...] Grâce à lui, j'ai connu nos peintres contemporains avant d'avoir vu leurs tableaux. Il dessinait, en quelques traits, la manière et le caractère de chacun. [...] Ce qui me séduisait plus que tout, c'était la probité de ce vieil ouvrier d'art, son amour du travail bien fait, sa haine de l'à peu près, son indifférence pour les honneurs et pour l'argent. On ne galvaude pas le beau mot de noblesse en le lui appliquant».

Durant toutes ces années passées à Uccle, Auguste qui s'y est installé avec son épouse et avec sa cadette, Louise, continue à produire des gravures, à donner des cours, à encourager les jeunes. Parmi eux, Pol Craps et les siens entretenaient avec les Danse des rapports privilégiés comme en témoigne la rétrospective qui lui fut consacrée. Comme le confirme son ami ucclois, F. Neuray, «Il travaillait encore à quatre-vingt dix ans, plus tous les soirs, évidemment, comme il le faisait vingt ans plus tôt, quand les noctambules qui remontaient la rue Courte voyaient briller à sa fenêtre sa lampe à pétrole et, dans le halo, penchée sur une planche ou sur une épreuve, sa belle tête d'alchimiste-magicien. Mais il avait encore l'œil vif, le trait précis et sûr. On l'aurait



Moulin du Keyenbempt, de Auguste Danse
(© Collection Commune d'Uccle, inv. 105)

aimé pour son originalité, son pittoresque, sa droiture, sa bonté, sa bonne humeur [...] Je ne l'ai jamais entendu débiter personne. Les défauts des gens, leurs vices et leurs roseries même quand ils s'exerçaient à ses dépens, l'amusaient. Il en riait comme il savait rire, à gorge déployée, et en vrillant l'interlocuteur de ses deux yeux malins. Je l'ai entendu excuser de mauvais camarades qui lui avaient tiré dans le dos: Pauvres types, soupirait-il, ils doivent être bien malheureux! Avec cela, le plus modeste des hommes».

Modeste, Auguste l'a toujours été et le demeurera jusqu'au bout. Lorsque, honorant son long labeur, le comité de l'Exposition des Beaux-Arts de Charleroi décide de lui octroyer toute une salle, il s'inquiète de savoir s'il y a assez de place pour ses confrères puis constate que cet honneur est pour lui un encouragement: il a alors 82 ans. Il a tout fait, mêlant avec harmonie le burin que lui avait appris Luigi Calamatta et les techniques nouvelles de Rops; ses contemporains déclarent que ses nombreuses gravures de reproduction (Uccle en conserve quelques beaux exemplaires) sont des interprétations fidèles mais nuancées et non de simples copies. On lui doit aussi le portrait de nombre de ses contemporains, l'Académie Royale de Belgique (dont il devient membre correspondant en 1903) a souvent fait appel à lui.

Retraité, il continue à graver inlassablement mais il se consacre maintenant surtout aux gens et aux paysages qu'il aime. Parmi ses vues de Belgique, on retiendra ici celles d'Uccle qui donnent de sa commune une vision fort proche de celle décrite par ses



Le roi Albert I^{er} et la reine Élisabeth autour d'Auguste Danse
(© Collection Commune d'Uccle, inv. 110)

amis pour son centenaire. Je ne mentionnerai, parce que conservées à Uccle, que les représentations (dessin et gravures) de son *Temps orageux*, et de sa *La Chapelle de Stalle*, une curieuse *Vue de la rue Jean-Baptiste Labarre* au charme champêtre reproduite en couverture de ce numéro, son bucolique *Moulin du Keyenbempt*, son si bel *Hiver à Uccle* où dans un paysage brumeux et enneigé, surgissent des arbres dénudés; on pourrait aussi évoquer ses *sablonnières* rappel d'Uccle au temps jadis ou encore le charme si véridique de son *Crabbegat*.

Un de ses derniers portraits date de l'avènement de ses 90 ans qu'Uccle fêta abondamment: discours, articles dans la presse et, le 23 septembre, un concert au kiosque du square Brugmann. Le vieux maître travaille toujours: on le voit parmi ses œuvres accrochées au mur; cette gravure réalisée par Louise sera souvent reprise en 1929 par les journalistes tant elle illustre bien son labeur incessant.

Arrêtons-nous un moment à Louise, uccloise par intermittence. Auprès de parents âgés, Louise mène une vie assez libre à Mons d'abord, à Bruxelles ensuite. Et l'image qu'en donne Destrée me semble bien correspondre à la réalité: sa vie ne s'écoulera pas «plate et monotone», mais elle dévoilera ces «impétuosités inouïes» qu'il pressentait. Du courrier encore inédit, dont celui conservé au Musée Destrée, montre son impatience à être plus appréciée encore comme artiste, sa déception quand elle n'emporte pas un prix, mais aussi sa profonde entente avec les Destrée. Les condisciples de son père, les

Meunier, les Stevens mais aussi Rops et Rodin ont confiance en son talent et l'encouragent. Sa rencontre avec Robert Sand puis son mariage, à Uccle, marqueront un tournant dans sa carrière. Juriste comme Destrée, Robert Sand est lui aussi attiré par les arts; il sera tour à tour, à Paris et à Bruxelles, critique littéraire et musical (il est, comme ses frères, un bon musicien), journaliste, éditeur de qualité, libraire, directeur de revue et d'une galerie célèbre avant la guerre de 14 où on rencontre les graveurs les plus cotés de l'époque; il organise aussi des rétrospectives dont une de Rops ... Son entente avec Destrée est parfaite, leur collaboration fréquente; deux exemples suffiront à le montrer: il enseigne dans les universités populaires créées par Jules et Marie Destrée; il est à côté de Jules dans le Comité directeur de l'exposition à Charleroi en 1911. Connue surtout comme graveur, Louise est aussi auteur de dessins dont certains illustrent les ouvrages sur l'art des débuts du XX^e siècle, ainsi que d'aquarelles, de quelques peintures et même d'une affiche. Comme son père, elle exécute d'abord eaux-fortes et lithographies d'après les maîtres anciens, mais elle fréquente aussi les milieux symbolistes. Si elle a collaboré avec le monde littéraire et artistique de l'époque (je citerai dans le désordre, Maeterlinck, Lemonnier, les Picard, les Rousseau, les de Groux, Paulus, Khnopff, des Ombiaux, Rops, Rodin, Odilon Redon ...), elle a également exécuté nombre de portraits, a croqué avec talent et humour des animaux familiers (elle a une préférence pour les chats); elle a surtout laissé de nombreuses et fort belles vues d'Italie, son pays de prédilection (amour qu'elle partage avec Robert Sand et avec les Destrée).

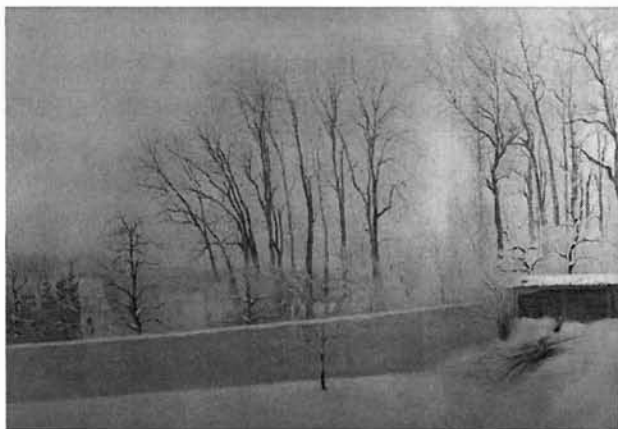
En juillet 1929, Uccle célèbre donc, avec un faste tout particulier, le centenaire d'Auguste en présence du Roi Albert et de la Reine Elisabeth qui ont tenu à venir saluer le doyen des artistes, celui qui est «plus vieux que la Belgique»; Marie, Louise et leurs époux sont présents ainsi que deux neveux d'Auguste. Trois journées de fête lui sont consacrées, avec défilé des écoles, discours et concert; les façades s'ornent de drapeaux. On organise à Mons et à Uccle des expositions d'une partie

de ses œuvres; sa famille, ses amis, mais aussi nombre de Ucclois l'entourent avec affection et respect. En effet, *«La coquette cité d'Uccle, chère aux peintres, s'était parée [...] Dimanche matin, un cortège se forma au parc de Wolvendael, dans lequel figuraient les sociétés locales et les enfants des écoles. Au son de joyeuses musiques, le cortège monta de la chaussée et défila devant l'habitation du père Danse. Manifestation émouvante. En tête, marchaient le bourgmestre et les échevins; M. Vauthier, ministre des Sciences et des Arts, et M. Léon Leclercq, ancien ministre. Puis venaient les sociétés locales: des fanfares, des joueurs de balle, des gymnastes, et les peintres, nombreux, groupés autour du drapeau d'Uccle Centre d'Art [...] les groupes d'enfants des écoles communales et libres suivant leurs drapeaux. [...] M. le baron Dessin, au nom du Dispensaire des Artistes, annonça la création de lits Auguste Danse. [...] au parc de Wolvendael, eut lieu, une représentation gratuite donnée par l'Union Wallonne et le Cercle Symphonique d'Uccle [...]»*. La presse tant étrangère (articles en France, en Hollande, en Italie et en Suisse) que belge couvre ces événements. On évoque l'artiste, sa vie entièrement consacrée à l'art, sans jamais rechercher le profit. Mais, comme le craignait son médecin, Auguste se fatigue: *«il s'est éteint, le 2 août 1929, au matin, dans sa maison de la rue Jean-Baptiste Labarre. [...] Les guirlandes n'étaient point fanées et l'on entendait encore les échos des joyeuses fanfares; la mort passa et pour jamais glaça la main qui tint le burin si longtemps»* (Auguste Danse, p. 53).

À la mort de Jules Destrée et de Robert Sand, décédés tous deux en 1936, les deux sœurs se retrouvent seules, la production artistique de Louise diminue certes mais elle participe encore à des expositions. On fêtera ses 80 ans et à l'occasion les journaux consacreront de longs articles à sa carrière fructueuse. Un peu plus d'un an plus tard, elle s'éteint. Par testament elle avait souhaité qu'une rétrospective soit organisée et que ses réalisations soient vendues au profit de la Maison des Artistes. Comme son père autrefois, se souvenant des débuts difficiles de celui-ci, elle avait voulu que sa mort et ses œuvres soient utiles aux artistes démunis.

Ce bref tour d'horizon ne serait pas complet si je n'évoquais pas sommairement un des couples qui partagea les aspirations littéraires et artistiques des Danse-Destrée-Sand. En réalité, il aurait convenu de parler aussi d'Olivier Georges Destrée, des frères de Robert Sand et de leurs épouses: la vie de chacun fut fertile et leur intérêt pour l'art constant. Mais ce serait trop long et surtout trop familial, et donc trop personnel. Je m'en tiendrai ici à celle qui fut l'amie inséparable de Louise, – surtout après le mariage de Marie, – Élisabeth Wesmael. Il existe, au Musée Destrée et dans des collections privées, quelques lettres qui – pour reprendre une phrase de Laurent Busine (*Autour de Destrée*, p. 74) n'ont qu'un «intérêt relatif» car familial – montrent combien les trois condisciples qui épousèrent des amis furent et restèrent proches. Lors de l'exposition à Mons en l'honneur du centenaire d'Auguste Danse, Élisabeth des Ombiaux-Wesmael figure d'ailleurs en bonne place parmi les élèves du maître graveur, avec Clémentine Fievez qui offrit des œuvres d'Auguste à la commune d'Uccle.

Née à Mons le 15 décembre 1863, Élisabeth Wesmael est de peu l'aînée des sœurs Danse avec qui elle suivra les cours d'Auguste; on les retrouve toutes trois concourant à la jeune *Société des Aquafortistes Belges* à côté de Khnopff, de Rassenfosse, et de Rops qui les encouragera, appréciant leur talent naissant autant que, leur caractère et que ... leur beauté. Élisabeth s'installe à Bruxelles en 1893, comme les Danse, et fréquente les mêmes milieux artistiques. On le sait par Destrée et par du courrier inédit, elle faisait partie à Mons de ces jeunes-filles assez émancipées qui entouraient les sœurs Danse; elle rencontre là, et puis par l'intermédiaire de Destrée, l'ami de toujours Maurice des Ombiaux; l'histoire de leur idylle nous est peu connue mais en 1914, le couple se marie et s'installe en France. Veuve en 1943 (donc après la mort de Jules Destrée, de Robert Sand, et de Marie Danse Destrée), elle ne rentrera en Belgique qu'après la mort de Louise et est enterrée à Nimy où elle vécut son enfance et sa jeunesse.



Hiver à Uccle, de Auguste Danse
(© Collection Commune d'Uccle)

À travers Auguste Danse, sa femme, ses filles, ses gendres, et leurs amis les plus proches, c'est tout un pan de l'histoire politique, artistique et littéraire de l'époque que l'on découvre; c'est un morceau choisi que j'ai voulu partager avec les lecteurs de *Ucclesia*.³

Les reproductions de quelques-unes des vues d'Uccle qu'Auguste composa raviveront, je l'espère, les souvenirs des anciens et feront rêver les plus jeunes. Tous je vous invite à aller à la recherche d'Uccle telle que l'ont vue Danse, mais aussi ses élèves, je pense particulièrement à Pol Craps avec qui il entretenait des rapports amicaux autant qu'artistiques.

Bibliographie choisie

- *Auguste Danse*, Bruxelles, 1930 (Écrivains et Artistes).

- *Louise Danse. Rétrospective*. Exposition ... Palais des Beaux-Arts, Bruxelles, 11 décembre 1948 au 5 janvier 1949.
- Jules DESTREE, *Journal 1882-1887*, texte établi, présenté et annoté par Raymond TROUSSON, Bruxelles, 1995.
- Jules DESTREE, *Mons et les Montois*, Paris-Bruxelles, 1933.
- *Exposition de Charleroi [en] 1911. Les arts anciens du Hainaut. Salon d'art moderne*, 2 vol., Bruxelles, 1911.
- Pierre-Jean FOULON, « Auguste Danse, élèves et émules: les débuts de la gravure sur métal à l'Académie de Mons » dans *Images imprimées en Hainaut*, Mons, 1981, p. 49-72.
- Fernand NEURAY, « Discours prononcé le 11 juillet 1929 » dans Auguste Danse, p. 31-36.
- Christiane PIÉRARD, *L'Académie des Beaux-Arts de Mons 1780-1980*, Mons, 1983.
- M. RASSART-DEBERGH, « Jules Destrée et la famille Danse ou le mariage de la politique et de l'art » dans catalogue de *Six siècles de mémoire gravée*, Hôtel de Ville de Bruxelles, 7 septembre au 23 octobre 2005.
- *Retrospecti(e)ve Pol Craps; Etser-Graveur 1877-1939*, Drogenbosch, 2000.
- *Uccle au Temps Jadis. Recueil historique et folklorique illustré* publié par Uccle Centre d'Art, Bruxelles, 1925.

³ Préparant une publication sur les Danse et leurs proches, je serais reconnaissante à toute personne qui les a connus, qui en a entendu parler, qui a des «souvenirs» d'eux, ou qui possède une (ou

plusieurs) de leurs œuvres d'entrer en contact avec moi via la revue; les renseignements fournis resteront bien entendu confidentiels si tel est le souhait de l'informateur.



Chaumière, rue Boetendael.

*Petite chaumière, toi qui au cours de ta longue existence, si tu pouvais parler, que de choses tu nous apprendrais.
(peinture à l'huile de Ch. Hannesse)*

Rue Boetendael. Centre névralgique

De ce point de départ, on entrait réellement dans la partie la plus marollienne du quartier. La première maison formant un angle avec le carré «*sersté*» était habitée par la famille Wets. Celle-ci était composée outre les parents et plusieurs enfants dont un fils «*Tony*» qui pratiquait l'art de la boxe. Il était devenu excellent dans cette spécialité. Cela avait créé dans son entourage direct des commentaires flatteurs et surtout des encouragements. Les commères du coin avaient également fait entendre leur voix. Celles-ci étant plus réalistes s'étaient surtout intéressées au régime alimentaire que devait suivre leur «*idole*». Après de multiples «*suggestions*» en accord avec les parents de l'intéressé, il s'est avéré, de lui servir au menu du repas de midi un bon pied de porc «*Varkenspuit*» qui contenait l'ensemble des calories nécessaires à Tony.

Les Wets avaient comme voisins, la famille D'Hondt, dont un fils a joué dans l'équipe première du club de football de «*la Royale Uccle Sport*». La maison suivante était de construction moins ancienne que celle attenant. C'était un «*bloc*» de plusieurs étages, dont la façade était peinte d'une couleur plus ou moins sombre. Tous les appartements étaient loués, cela représentait déjà un certain nombre de personnes qui y habitaient. Au premier étage, habitait la famille Debaets. Le père était surnommé «*Peie Gilet*» ou l'homme au gilet. Il avait des références! Agent de la propreté à la commune d'Uccle. Le rez-de-chaussée abritait entre ses

murs, un ménage qui avait une fille. Le père était ouvrier, la mère était ménagère. Celle-ci était surnommée «*la pajole*» et sa fille «*pajole-ke*». Je ne connais pas la traduction française de ce joli nom.

Continuant, il y avait la famille «*Tackoen*»; des ucclois qui vivaient sans se soucier de leur entourage! À côté, la boucherie Mathieu et son épouse «*Dikke Clara*». Ils avaient une fille. Et comme par hasard était surnommée «*la mince Clara*».

Le bas de la maison suivante était un commerce d'épicerie et confiseries. La patronne s'appelait «*Marie soupe*». C'était là que la chère «*Pajole*» allait faire ses emplettes. Étant une bonne cliente, «*Pajole*» passait ensuite dans l'arrière boutique pour y déguster quelques délicieuses «*gueuzes*» et commérer de longs moments dans une ambiance agréable.

Hélas, le temps ainsi passe vite et les bonnes choses ont une fin. Le réveil était dur, lorsque la «*Pajoleke*» venait l'avertir que le père n'avait trouvé personne à la maison, lors de son retour du travail. Inutile de dire que les «*retrouvailles*» étaient plutôt «*heureuses*» que sentimentales.

Heureusement, les voisins de «*Marie soupe*», la famille Riban étaient des gens très calmes. Le père, spécialisé dans le travail du fer, les enfants fréquentaient peu ceux de l'environnement, peut être ne parlant que le français et ne comprenant pas le langage des autres.

L'immeuble suivant était un des plus grands de la rue. En hauteur et en largeur, celui-ci équivalait certainement à quatre



Le carré Sersté

(peinture à l'huile de Ch. Hannesse, 1939)



Sept personnes sur 20 m²: un exemple de la surpopulation dans le quartier.

Les appartements du grand immeuble où les pompiers rangeaient leur matériel étaient suroccupés. La fenêtre du second étage, marquée d'une croix, donnait le jour sur deux pièces. Le locataire, Eugène, un tailleur pour homme, y travaillait et y logeait avec sa femme et leurs cinq enfants. Le soir, il délaissait l'aiguille pour la canne de l'allumeur de réverbères, («lanterneman»). Le grenier, non aménagé, du même immeuble, a été loué de nombreuses années à un plombier qui y vivait avec sa femme et son fils. Ce dernier, intelligent et bon élève, est devenu architecte, ce qui ajoute à l'exemple de surpopulation qu'offre le bâtiment, un beau cas d'ascension sociale.

(Photo prise en 2005)

maisons unifamiliales. C'était dans celui-ci qu'il y avait l'entrepôt des pompiers. Tous les appartements étaient occupés. Le grenier lui-même dans lequel logeait un ménage de trois personnes. Comme possibilité d'aération, seule une tabatière. Certains appartements n'étaient pas d'une surface très grande. Entre autre, comme exemple, au deuxième étage côté gauche de la façade avec une seule fenêtre donnant sur la rue. Là une famille de sept personnes dans deux places, qui au total n'avaient pas vingt mètres carrés de surface. Le père travaillait chez lui comme tailleur, sa deuxième profession «lanterneman».

Question hygiène, salubrité et sécurité, il y aurait certainement beaucoup à redire. Comme l'amélioration déjà apportée: il y a l'eau et le gaz.

Au rez-de-chaussée à gauche habitait avec sa mère, un joueur de football de la *Royale Uccle sport*. Il s'appelait, je crois, Van der haegen, il pratiquait aussi le jeu de balle pelote.

Continuant, l'on arrive à la dernière maison qui fait le coin Boetendael-Carmélites. La façade de celle-ci ne reflète rien qui pourrait attirer l'attention. Au rez-de-chaussée, un magasin de légumes, tenu par la nommée Caroline. Outre le choix de légumes, il y avait aussi de l'excellent fromage blanc contenu dans de petits paniers d'osier fourni régulièrement par un fermier de Beerse. Sur le trottoir de ce carrefour, se trouvait la borne d'eau potable, où venaient se ravitailler les habitants qui n'avaient pas la chance d'avoir une installation d'eau. En été, suivant les jours de chaleur, il n'était pas rare de devoir faire la file pour s'approvisionner. Par contre, en hiver, il fallait prévoir, compte tenu

du temps, d'avoir chez soi une réserve d'eau qui était mise dans de grands pots de grès.

Retournons quelques pas en arrière dans la rue, pour situer le «carré Cassiman». Celui-ci a son entrée en face du magasin de «Marie soupe». À front de rue, sa largeur est celle d'une maison. Une partie a été réservée pour un trottoir. Ce dernier longe les façades de toutes les habitations du carré. L'autre partie est divisée en parcelles de la largeur des habitations. Toutes sont unifamiliales, occupées par des ménages ouvriers. La dernière pièce de terrain qui est le plus près de la rue est celle occupée par «Tisch Walh». C'est la plus grande de toutes. Il put y garer son camion ainsi que du matériel.

Le bâtiment qui forme le coin «Boetendael Carré», coté rue, le rez-de-chaussée est occupé par un magasin tenu par la «poseuse». Pour accéder aux appartements, l'entrée principale se trouve au début du carré, c'est à dire dans le pignon. Au premier étage habitait la famille «Walh». Le dessus est occupé par un ménage de «Maroliens» qui est connu du



Le cœur du Carré Sersté en 1976.

Dans la dernière maison à gauche, «Maria Pataat» tenait sa petite épicerie.



*L'entrée du Carré Sersté depuis la rue du Boetendael. À droite, au rez-de-chaussée, habitait la famille Wets. Leur fils Tony, excellent boxeur, était l'idole du quartier. À l'extrême gauche habitaient un policier et son épouse, de nationalité anglaise.
(Photo Comité Quartier du Chat, 1976)*

coin de part les éclats de voix et de disputes qui se terminaient parfois à la rue.

Juste à coté du terre plein attenant au carré Cassiman, en contre bas se trouve la chaumière genre fermette portant le n° 132. Les propriétaires avaient comme surnom «*Lupe Flupe*» et «*Dikke Rose*». Celle ci était blanchisseuse, étant aidée par sa fille Philomène. Lorsqu'elles procédaient au repassage du linge, cette phase de travail se faisait pour bien voir clair devant la fenêtre qui en général était grande ouverte. Cela donnait en même temps l'occasion de voir et d'entendre ce qui se passait à la rue. Leur «champ de vision» n'était pas très grand à cause de la différence de niveau avec la rue. Cela n'empêchait pas qu'elles en savaient assez pour raconter à l'agent de quartier. Celui-ci passait les saluer et venait ainsi aux renseignements. C'est chez «*Dikke Rose*», le dimanche après-midi à la bonne saison que se rassemblaient les commères du coin. Le mari «*Lupe Flupe*» était un petit fermier, il cultivait quelques parcelles de terre dans les environs.

La deuxième chaumière portant le n° 130 avait été aménagée intérieurement pour y loger deux ménages. D'un côté, il y avait mes grands parents, de l'autre mes parents. Nous étions un peu à l'étroit, mais juste une question d'adaptation. Comme facilités, il n'y en avait pas. Il fallait chercher l'eau à la fontaine publique. Concernant la lumière, pendant plusieurs années, il fallut s'éclairer au moyen d'une lampe à pétrole. Aussi quelle

amélioration, lorsque la chaumière fut raccordée au gaz de ville. Terminée la lampe à pétrole avec son champ d'éclairage réduit et les mauvaises odeurs.

Continuant vers le carrefour, un espace libre pour bâtir. Puis la maison du jardinier horticulteur.

Les quelques autres habitations, avant d'arriver au coin du carrefour où se trouvait au rez-de-chaussée le commerce de la famille Singelé. C'était un des plus vieux magasins du quartier. L'on y trouvait de tout, surtout ce qui se rapportait à la mercerie.

Au coin du carrefour Carmélites, il y avait un café. Cette partie de quartier, jusqu'à la rue des Cottages, était très tranquille comparativement avec la première. À part une petite épicerie tenue, je crois par la dénommée «*Woine Major*». La maison voisine, fort ancienne, était un vrai contraste avec les autres. Celle-ci était occupée par des membres de la famille Wets du carré Serstré. Quelque pas plus loin en retrait et un peu



*Le Carré Sersté en 1976.
La ruelle – le «boulevard Keuterhook» – relie la rue des Carmélites à la rue de Boetendael. Le porche menait à l'atelier du vitrier De Galand.
(Photo Comité Quartier du Chat, 1976)*



Carrefour Boetendael-Carmélites. (Vu en montant la rue Boetendael.)

Les quatre immeubles du croisement sont construits en coin coupé. À gauche, Le Café des Sports (1930), tenue par J. Beelen. En face, à l'extrême droite, l'un des plus vieux cafés du Chat, sans enseigne. Au milieu, on voit les façades de la Maison Singelé, bonneterie-mercerie. Ses grandes vitrines entourent la large porte d'entrée. On notera que les cartouches-enseignes font partie intégrantes des façades. À droite, la maison du jardinier-fleuriste Pierre Stevens. Sur le coin opposé à la mercerie, on distingue l'entrée d'un café. Dans les années 1920-1930, Caroline y vendait des légumes ainsi que de l'excellent fromage blanc de Beersel. Plus tard, Auguste Lenaerts y a tenu longtemps le café À la Plume blanche. Sa colombophilie explique l'enseigne: Auguste possédait un pigeon de concours qui lui avait rapporté bien des prix. Son champion, de plumage foncé, se reconnaissait de loin grâce à son unique plume blanche. Le patron, pour porter chance à son établissement, l'a baptisé de ce signe porte-bonheur.

(Photo Comité Quartier du Chat, 1976)

caché, un café à l'enseigne «aux cent Kilogs», poids du tenancier.

La dernière maison formait le coin avec la rue des Cottages: au rez-de-chaussée, une petite boucherie. L'autre côté de la rue, partant du coin Carmélites était le seul non bâti. La première maison à côté du terrain était un bâtiment à plusieurs étages et d'allure plus modeste. C'est du pignon de celle-ci que commençait le carré Meert. Les maisons avaient été construites fortement en retrait de la rue. C'est ainsi que les jardins se trouvaient au devant et se terminaient à front de rue. Cela donne à penser que celle-ci existaient bien avant le tracé de la rue.

Pour arriver à la dernière maison, il y avait un large chemin qui partait de la rue longeant le pignon du bâtiment voisin. Cela permettait le passage de charrettes, tombereaux et matériels nécessaires au propriétaire de ce coin. Celui-ci était un exploitant de carrière de sable. Cette maison était occupée par un marchand de charbon. Au coin, carrefour Boetendael-Cottages, il y avait un café qui était le local de la société colombophile.

Une journée de semaine

Cette journée parmi les autres suivant les cas commençait assez tôt. D'abord le départ de beaucoup de gens pour rejoindre leur milieu de travail. Ensuite, c'était pour les enfants le temps de prendre le chemin de l'école. Celui que l'on voyait arriver après était le facteur - il s'appelait Jean. Tout en faisant sa tournée, il profitait de faire un brin de causette avec

l'une ou l'autre personne qu'il croisait sur son chemin.

Par après dans la journée, il y avait le passage du marchand de pain avec sa charrette et son cheval. Le circuit de la tournée était connu du cheval qui connaissait les endroits où il devait s'arrêter.

Chaque semaine, le marchand de pétrole annonçait son entrée dans le quartier au moyen d'une cloche qu'il agitait fortement.

Celui, qui venait après était le marchand de sable blanc. Ce sable, était employé par les ménagères pour être parsemé sur le sol des cuisines en remplacement du nettoyage à l'eau.



Entrée du Carré Sersté

À gauche, la maison et le portillon d'où jaillissait, armée de son tisonnier, «Trèse Keuterhook», pour ramener au bercail son mari incrusté dans l'un des nombreux cafés du quartier (keuterhook: tisonnier). L'humour local a baptisé la ruelle traversant le Carré Sersté: boulevard Keuterhook.

(Photo Comité Quartier du Chat, 1976)



Une fois par semaine, l'on voyait arriver la marchande de poissons frais, qui annonçait aussi sa présence.

Parfois, mais très rarement, la venue dans le quartier les chanteurs de rue. Avant de vendre les exemplaires de leurs répertoires – qui étaient dans l'ensemble des airs connus, – ils entonnaient une partie d'une ou deux chansons.

Avec le va et vient qui se passait dans la rue, la journée se passait sans s'en apercevoir.

Carrefour Boetendael–Carmélites.

(Vu en descendant la rue Boetendael.)

À gauche, la porte cochère du grand bâtiment ouvrait sur l'entrepôt des pompiers. En face, au n° 126, s'élève la maison de Pierre Stevens, un oncle de Charles Hanneke. Il était jardinier-fleuriste, comme l'indique l'inscription du pignon (Ch. Hanneke se souvient du texte complet de la dernière ligne: GERBES, FLEURS ET COURONNES.)

Le Café des Sports, au milieu de la photo, a été construit vers 1930, il s'appelait alors Brasserie des Sports.

(Photo Comité Quartier du Chat, 1976)

Le moment du retour des écoliers approchait. Ce qui allait donner plus de vie dans le quartier. Après leur retour de l'école, beaucoup de gosses jouaient à la rue pour se délasser.

Le retour du père annonçait la rentrée des enfants pour le souper. C'était une des dernières phases d'une journée, l'une parfois plus bruyante que l'autre.

À suivre.

Belevenissen van een militien 1940

(vervolg)

Augustinus Ertveldt

Donderdag, 1 augustus 1940. Ik kan een artikel van een Belgisch journaal bemachtigen waarop de stand plaatsen van Belgische soldaten in Frankrijk beschreven zijn. De toestand is nog even in de war. De verzorging aan mijn wezen doet me veel goed. Litterkens zijn er niet te bespeuren.

Vrijdag, 2 augustus. De jongens van 16 tot en met 35 jaar die verplaatst geweest zijn C.R.A.B. en minder verzorgd waren als in het leger, hebben er fel onder geleden (zie bijvoegsel). Akkoord met onze officieren, trachten we ze zoveel mogelijk te steunen.

Zaterdag, 3 augustus. Marktdag in Toulouse. We worden al heel goed bekend door alle handelaars en kunnen, zachte prijsjes losmaken.

Zondag, 4 augustus. Mooie zonnige dag. Ideaal om de grote omgeving te verkennen. Militaire toelating vereist (buiten de sector). Hoogmis in Isle-Jourdain. Dat zal ons nog jaren bijblijven. Treinen rijden voorbij richting noord. Dus naar België. Allen met soldaten.

Maandag, 5 augustus. Wat een herrie! Is het onze beurt? Hoe en wanneer? We staan op hete kolen.

Dinsdag, 6 augustus. Terug zoo een prachtig weer. Rond 13 uur breekt er een geweldige brand uit in een nabij gelegen hoeve. Allen spoeden ons om hulp te bieden. Nu juist op het uur van het middagdutje. We redden de personen, meubelen, vee, enz. Twee varkens waren verstikt en zwaar verbrand. In een bijgelegen hangaar waar balen strooi opgestapeld waren, verbleven duitssprekende Belgische soldaten. Erg gedisciplineerd hadden ze het rookverbod niet overschreden. Redden: velen van hun slapen onder de bomen langs de Save enkel met ondergoed gekleed. Wij natuurlijk ook. De brandweer van



Van L'Isle-Jourdain naar Brussel
15 - 21 augustus 1940

- | | | |
|----------------|------------------|--------------|
| 1 Fleurance | 8 Coutras | 14 Blois |
| 2 Condom | 9 Angoulême | 15 Orléans |
| 3 Nérac | 10 Poitiers | 16 Toury |
| 4 Casteljalous | 12 Tours | 17 Paris |
| 5 Langon | 12 St Pierre des | 18 Compiègne |
| 6 Bordeaux | Corps | 19 Mons |
| 7 Libourne | 13 Amboise | |

Isle-Jourdain komt ter plaatse met twee mannen een eeuwenoude oude pomp schouwend en dan maar met de hand pompen. We hadden een menselijke ketting gevormd om met allerlei meer water van uit de Save te putten en de vergaarbak van de pomp te storten. Zoveel als nul, geen druk op het water. Kort tijd later bleef er niets meer over. Enkele Franse soldaten (in blauwe uniform) staken ook een handje toe. Alle Belgen waren weg, en met rede! het was uitbetaling van de soldij en

18-8-40

VILLE DE BORDEAUX
FONDS NATIONAL
DE SECOURS AUX REFUGIES

N° 30904

Nom: *Estveldt*

Prénoms: *Augustin*

Profession: *Epissier*

Adresse: *ecole rue Troffé*
actuelle

Anciennement: *9 rue de la Friderie*
à Ruysschen, Paris Belgique

Numéro d'inscription
au Bureau de Placement:

Signature: *Estveldt*

TAUX:
12.50

dat was ik vergeten. Wanner ik me aanmeld om ook het mijne te innen, wordt ik door de betaalmeester afgeschept. U had er maar moeten zijn. Hulp van de brandweer van Auch is er om 20 uur toegekomen. Ook met twee lieden. Er bleef niets meer dan puin en rook over.

Woensdag, 7 augustus. Ik vraag het rapport van de Commandant Jerosme, leg mijn zaak voor en ontvang mijn soldij. De Commandant had de blusmaneuvers bijgewoond en had het verschil van uniformen bemerkt. Hij getuigde dus in mijn voordeel. Alles was daarmee nog niet gezegd! Vermist ik de enige soldaat in kaki uniform tussen al die blauwen, was ik ook door de Franse opgemerkt. Gedagvaard op het gemeentehuis (*mairie*) ondervraagd door de Franse officieren en gefeliciteerd door de Belgen Lang daarna kreeg ik bericht en de Franse erkentelijkmedaille toegestuurd. Ik dacht er niet meer aan. Ik deed enkel mijn plicht!

Donderdag, 8 augustus. Marktdag in Toulouse. Veel Belgische soldaten willen terug naar ons land. Een autocar van Leuven, door de ouders van soldaten ingehuurd is geko-

men. Niets was reeds voorzien om hun afzwaaiing.

Vrijdag, 9 augustus. Goed nieuws ... algemene demobilisatie. De oudste klassen het eerst. 35 jaar dus gemobiliseerde van onze regimenten en anderen. De klas 40 kwam daarna. Alle documenten zullen vanaf 15 augustus opgesteld worden. Indien men van een eigen vervoermiddel beschikt mag men onmiddellijk vertrekken. Andere bussen komen van Leuven, Tienen, Mechelen. Wanneer komen die uit Brussel? Binnenkort!

Zaterdag, 10 augustus. Nog een soldaat uit Leuven is vertrokken. Brieven worden uitgedeeld niets voor mij of voor Frans Vlassendraet.

Zondag, 11 augustus. Nooit was er zoveel volk in de kerk.

Maandag, 12 augustus. Alle dagen zijn er vertrekkers.

Dinsdag, 13 augustus. Korporaal Vandenstein houdt zich ernstig bezig met onze demobilisatie.

Woensdag, 14 augustus. De dag van ons vertrek is aangebroken. Vanavond om 22 uur 30. We krijgen ons stamboekje en het demobilisatie document. Spijtig ... het vertrek is uitgesteld, de vrachtwagen is niet in orde. Ieder moet zijn vervoer betalen. Ik heb er enige moeten behelpen. Te gelukkig van hetgeen ons overkwam. Maar ... !

Donderdag, 15 augustus. O.L.V. Hemelvaart. Niemand houdt nog ter plaatse. We gaan vertrekken. Ik zeg vaarwel aan al de personen die ik hier in Isle-Jourdain heb gekend, alsook aan onze legeroversten. Hoeveel van de onzen zullen nog de gelegenheid hebben om nog eens terug te komen? Vertrek: vanavond om 24 uur. Richting: Fleurance, Condom, Nérac, Casteljaloux, naar Langon.

Vrijdag, 16 augustus. Via voorgenoemden rijden we naar Bordeaux.

Zaterdag, 17 augustus. Komen om 9 uur in Langon demarcatielijn. Duitse post. Controle! We krijgen een witte armband met een

Belgisch Leger
4de Ag.C.Om.
57e Linieregiment.
Staf

VERKIARING.

Ondergeteekende (1) **KOLONEL SIMON**

Bevelhebber van het 57e Linieregiment verklaart dat de (2) ~~soldaat~~ **17**
n° 251 184-7 EATVELDT Augustinus regelmatig gedemobiliseerd
den (3) **14-8-40** door (4) **3 K^e**
de som van **VIJF HONDERD** Belgische frank, beloop der demobilisatie-
vergoeding, niet ontvangen heeft.

Te 1^{re} Isle-Hourdain, den **14-8-1940.**

Luitenant Kolonel, **SIMON,**

Commandant van het 57e

B.B. Kapoor MEACENIER



- (1) Graad ~~van~~ **voornamen.**
- (2) Graad - militieklas - stamnummer - ~~naam~~ - voornamen
- (3) Juiste datum
- (4) Kie.

VERLOFPAS (1).
CARTOUCHE DE CONGE (1).

Een onbepaald verlof, ingaande
Il est accordé un congé illimité qui prendra cours

op **14-7-40**
is **soldaat d.m.u. E. EATVELDT**
au **57e Régiment d'Infanterie**

verleend om het te genieten te **Bruxelles**
pour en jouir à
Hij zal naar zijn haardstede teruggekeerd worden op **14-8-40**
Sera renvoyé dans ses foyers le

In geval van mobilisatie dient hij, op den door zijn heroproeping-
En cas de mobilisation, il rejoindra son unité au jour fixé par son
bevel gestelden dag, langs den snelsten en kortsten weg zijn eenheid te
ordre de rappel. Il devra emprunter la voie la plus rapide et la plus
vervoeren.
directe.

Hij zal moeten in de vertrekstade zijn, minstens 30 minuten vóór het
Il devra être rendu dans la gare du départ au moins 30 minutes avant
uur bepaald tot den doortocht van den eersten trein naar de bestemmings-
l'heure fixée pour le passage du premier train dirigé vers l'endroit de
plaats gericht.
destination.

Voornoemde militair draagt de kleedingstukken der reiskledij (3).
Le militaire présumé est porteur des effets de la tenue de voyage.

Te **Isle-Hourdain**, den **14-8-1940**
Do **BOCHEROSHE** commandant der eenheid,
Le **commandant l'unité.**



Beschouwingen en zienswijze van den commandant
der eenheid over gedrag en wijze van dienen (1).
(Geldt als militair bewijs bij het dingen naar een betrekking.)

Geert van der Linden
BOCHEROSHE
Kapitein
57e Régiment d'Infanterie

(1) Naar de aanduidingen van 7. Eerste Hoofdstuk der onderrich-
ting « Burgerlijke betrekkingen » in te vallen, bij 't zenden
met onbepaald verlof. Daarbij beginnen met een der vermeld-
dingen: voorbeeldig, zeer goed, voldoende, tamelijk
goed.

A. ERTVELDT



Fête à Condom

zegel. Staan op het stationsplein. Verder naar Bordeaux waar we rond 20 uur 30 belanden.

Zondag, 18 augustus. Bordeaux de stad is door de Duitsers bezet, we vernachten in een school. Daar ben ik Maurice De Preter, ook van Ruysbroeck, karabiniersregiment (Place Dailly, Brussel) klas 40, tegen het lijf gelopen. We krijgen een bon met een zegel – Nummer 448 – alsook 66 FF tegen verklaring van onze: Naam, voornaam, woonplaats, geboortedatum, beroep, bezoldiging, en (7) zeven handtekeningen. Geen enkele militaire uitleg. Door Fransen en Duitsers ondervraagd.

Maandag, 19 augustus. We blijven in de school en overnachten er, uitgaan is verboden. We schepen in reizigerstrein, verlaten Bordeaux om 20 uur. Rijden de ganse nacht

voorbij Libourne, Coutras, Angoulême, en Poitiers.

Dinsdag, 20 augustus. Komen om 6 uur 30 toe in St. Pierre-des-Corps, Tours en blijven 2 uur in de statie staan. Vertrekken terug naar Amboise, Blois, Orléans, Toury, Estampes, Brétigny, Lusvisy, Paris, Compiègne. Rijden de ganse nacht door.

Woensdag, 21 augustus. In de morgen uren erkennen we Mons, Braine-le-Comte, Hal, Lot! Ik wist dat alle treinen fel vertraagden op dat punt kort bij Ruysbroeck. We hadden afgesproken daar uit de trein te springen en bij mijn ouders van kleren te verwisselen en dan verder te reizen. Twee hebben het verwezenlijkt Frans Vlassendraet en ik. Uitzonderingen zijn er altijd. Wij waren 't huis! 7 uur 30 's morgens, in uniform maar zonder wapens en met magere bezittingen. Heel-huids!

Hier eindigt de belevenissen van een milicien.

Andere belevenissen van onze 20 jaar in oorlogstijd 1940 breken aan. Ons eerst aanmelden op het gemeentebestuur ten einde de onontbeerlijke bevoorradingsstickets te bekomen. Daarna werk zoeken en ons aan de bezetter te onderwerpen. Maar ... dat is een andere historie!

LES PAGES DE RODA DE BLADZIJDEN VAN RODA



Soixante ans après ... (suite)

Michel Maziers

Selon un livre publié dans la *Collection Jeunesse* des Éditions Grands Lacs sous le titre *Alerte ... Gestapo !*, quatre scouts de 15 à 16 ans (la bande des quatre Y: Bobby, Dany, Teddy et Willy), – dont trois élèves du Collège Saint-Michel, à Etterbeek, – s'impliquent dans un réseau de résistance en juillet 1944.

La première partie de cet article a raconté leurs tribulations dans les environs du collège; si elle ne concerne pas notre commune, elle est importante au moment de juger de la crédibilité historique du récit, qui ne peut évidemment se fonder que sur l'ensemble de celui-ci, et pas seulement sur sa partie rhodienne, examinée dans la deuxième partie. La troisième partie de l'article retraçait les étapes de la recherche. Il s'agit à présent de tirer les conclusions de cette longue enquête.

L'auteur, l'illustrateur et les personnages

J'avais eu l'attention attirée par le nom de l'illustrateur du livre, René Follet, qui ne m'était pas inconnu. Consultant Internet, je découvris qu'il était né en 1931 et qu'il avait commencé très tôt sa carrière de dessinateur en illustrant dès 1945, – à 14 ans ! – *L'île au trésor* de R.L. Stevenson pour le chocolat L'Aiglon, puis qu'il avait illustré des revues scouts, ce qui cadrerait tout à fait avec le récit

qui nous occupe. Les éditeurs de bandes dessinées ne tardèrent pas à se l'arracher: Dupuis (notamment *Les belles histoires de l'oncle Paul*, dans le *Journal de Spirou*), les Éditions du Lombard (plusieurs contributions au *Journal de Tintin*) et les grandes maisons françaises, et cela tout récemment encore.³

S'il était encore actif, j'avais une chance de le retrouver. Mais comment? En utilisant un truc qui m'avait déjà réussi quand je recherchais les descendants du général Lecharlier: le bottin de téléphone, qui me permit de dénicher un R. Follet aux environs de Bruxelles, à qui j'écrivis à tout hasard une lettre détaillée sur mes recherches.

Bingo! Huit jours plus tard, au début de mars 2004, je recevais de l'intéressé une lettre dont la modestie n'avait d'égale que l'importance des informations qu'elle contenait: quelques précisions sur l'auteur du livre, le Père Blanc Jean de Roovere décédé en 2002, et les coordonnées détaillées de l'Association Royale des Ancien(ne)s Élèves du Collège Saint-Michel. Elle me sera confirmée ultérieurement par la direction du

³ <www.brusselsbdtour.com>

Collège Saint-Michel et par le Père Murlon-Beernaert, supérieur de la communauté, que j'avais évidemment contactés aussi, mais qui avaient eu d'abord bien d'autres chats à fouetter.⁴

Autre précision essentielle fournie par l'illustrateur: la couverture de l'édition dont il dispose possède des rabats, – absents de celle que m'a procurée M. Pegoraro, – qui mentionnent 1949. Cette date cadre tout à fait avec la vogue de récits liés à la guerre parus à partir de 1945⁵ et avec le ton exalté de l'ouvrage, tout à fait dans le goût de l'époque.

L'archiviste des Ancien(ne)s du collège, M. Pierre Vergeynst, effectua à ma demande de multiples recherches qui lui permirent de me communiquer une longue liste de noms coïncidant avec ceux des héros du livre ayant fréquenté le collège, les prénoms étant cependant chaque fois différents! Aucune trace d'un père Van Tongelen, ni comme professeur au collège, ni comme aumônier scout.

Un seul personnage est attesté avec certitude en tant qu'ancien élève: Gonzague Stanislas Ernest Eugénie Henry de Frahan, héros malheureux du récit, – qui lui est d'ailleurs dédié, – abattu le 4 septembre près de la ferme Sainte-Gertrude et emmené à la clinique Sainte-Elisabeth où il mourut le jour même. Bien que ne figurant pas dans l'annuaire des Ancien(ne)s, son nom est repris sur la plaque de bronze honorant les morts se trouvant dans le couloir du 24 boulevard Saint-Michel et est par ailleurs cité sur un site généalogique d'Internet. Il était né le 9 mai 1922 à Woluwé-Saint-Pierre du mariage de Maurice Henry de Frahan, né à Dinant, et d'Isabelle Libbrecht, née à Wetteren.⁶

Les autres personnages du livre seraient-ils fictifs? À tout hasard, un appel fut lancé dans la revue des Anciens du collège grâce à l'obligeance de son coordinateur M. Michel Jadot.

Il n'entraîna qu'une seule réaction, néanmoins décisive pour la suite des recherches: celle de M. Jean-Jacques de Bassompierre, qui avait trouvé dans une brochure commémorant le 75^e anniversaire des Lone Scouts (1995) le nom de Jean de Roovere parmi leurs anciens aumôniers. Il me donna aussi les coordonnées de M. l'abbé Emmanuel Hanquet, également ancien aumônier.⁷

Celui-ci confirma que Blaireau était bien le Père Blanc Jean de Roovere. Étant lui-même missionnaire en Chine pendant la guerre, tandis que celui-ci était par la suite parti en Afrique, il ne le connut que dans les années soixante et ignorait donc tout du livre qui nous occupe. Mais il me fournit aussi les coordonnées de deux autres personnes susceptibles de m'aider dans mes recherches.⁸

Ancien chef de troupe de Lone Scouts pendant la guerre, M. François Marchal confirma l'identité de l'auteur du livre, qu'il a bien connu et, dans la foulée, l'hypothèse que je caressais pratiquement depuis le début de mes recherches: le pseudonyme qu'il avait adopté pour l'écrire n'était que son totem scout (Blaireau souple). Il ne se souvenait pas de Gonzague Henry de Frahan, – bien qu'il ait eu des contacts avec la troupe scout du collège, qui avait été fondée par des Lones, – mais celui-ci figure dans l'annuaire des anciens Lones, chez qui il était entré en 1935, à la rubrique «Morts pour la patrie», avec la mention: *Mort en combattant*

4 Échange de correspondance avec M. René Follet, du 25 février au 9 mars 2004.

5 Je me souviens notamment des livres de l'aviateur français Pierre Clostermann.

6 <<http://www.marquet.biz/genealogy>> Ce site généalogique comporte une légère erreur: ce n'est pas à Rhode, mais bien à la clinique Sainte-Elisabeth (Uccle) que Gonzague Henry de Frahan rendit le dernier soupir. L'erreur résulte peut-être de la

mention ambiguë figurant dans l'épigraphe du livre de P. Blaireau.

Échange de courriels avec MM. Degeynst et Jadot, coordinateur de la revue des Ancien(ne)s du collège, <www.marquet.biz/genealogy>.

7 Courriel de M. de Bassompierre du 18 septembre 2004.

8 Lettre de M. l'abbé Hanquet du 24 septembre 2004.

*l'ennemi à Rhodes-Saint-Genèse, le 4 septembre 1944.*⁹

C'est cependant M. Thierry de Roovere, l'autre personne citée par M. l'abbé Hanquet, qui m'apporta les informations les plus décisives, ce qui n'a rien d'étonnant, puisqu'il est l'un des neveux de l'auteur. Il m'apprit notamment que les parents de l'auteur, jansénistes, avaient inscrit leurs quatre fils à Saint-Louis plutôt qu'au collège Saint-Michel, pourtant tout proche de chez eux, puisqu'ils habitaient avenue de Tervuren 162 (près du rond-point Saint-Michel, devenu Montgomery, et près du 190, lieu de résidence attribué à Bobby Braun). Le cadet, André de Roovere, était un ami intime de Gonzague Henry de Frahan; rien d'étonnant, donc, à ce que l'auteur épingle des traits caractéristiques de celui-ci (p. 95: de grosses lunettes d'écaille; p. 134: il pince son langage) puisqu'il avait dû le voir souvent auprès de son frère, qui pourrait avoir inspiré le personnage d'André Dubois, frère aîné de Willy, l'un des quatre héros du livre (p. 184: André Dubois et Gonzague sont présentés comme *de vrais inséparables*).

De lointains cousins de la famille s'appelaient Van Tongelen, d'où sans doute le nom donné par l'auteur à l'aumônier des scouts de Saint-Michel. On ne peut s'empêcher de penser que l'auteur s'est projeté sur lui quand celui-ci avoue à Gonzague, dans le livre, qu'il espère qu'une balle ne viendra pas *terminer sa vie missionnaire avant qu'elle ait pu s'épanouir en Afrique*.

Enfin, il me révèle aussi que les quatre fils de Roovere avaient un oncle en commun avec le dessinateur René Follet, ce qui aide évidemment à comprendre que, malgré son jeune âge, ce soit sur celui-ci que se porta le choix de l'auteur lorsqu'il fallut trouver un illustrateur pour le livre.¹⁰

Il me donna aussi les coordonnées de la sœur aînée de Gonzague Henry de Frahan, M^{me} Jacqueline Pirlot de Corbion, qui m'apprit que son frère n'était allé qu'un an ou deux au Collège Saint-Michel, puis qu'il

était parti à Mont-Godinne terminer ses études secondaires: voilà qui explique qu'il ne figure pas dans l'Annuaire des Ancien(ne)s du collège.¹¹

Ayant contacté sa tante, veuve d'André de Roovere, il n'obtint de celle-ci qu'une seule information: le chef du maquis de Rhode rejoint par Gonzague et par les «quatre Y» se serait appelé Abrassart, nom apparemment inconnu parmi les «vieux Rhodiens».

Ce n'est pourtant pas un nom de guerre, selon M. Christian De Vroom, ancien commissaire général à la Police Judiciaire et «vieux Rhodien» lui-même: son père, Maurice De Vroom, faisant partie de ce réseau d'évacuation d'aviateurs alliés abattus cités plusieurs fois dans le récit (p. 131 la première fois), citait le nom d'Armand Abrassart, le «commandant Christian», par référence à qui il avait d'ailleurs choisi comme nom de guerre Armand Biebuyck. Il avait personnellement récupéré un pilote texan d'environ 22 ans nommé Preiser, dont l'avion avait été abattu près de Tubize, – et qu'il l'avait ramené dans une petite maison proche de la ferme de Kwadeplas où vivait Armand Abrassart et où il resta jusqu'à la libération. Le père de M. De Vroom dut se réfugier dans la région de Bastogne suite à une dénonciation, la veille du jour où il devait le convoier vers l'Espagne!¹²

Le souvenir de M^{me} de Roovere paraît donc bien exact; si les «vieux Rhodiens» ne se souviennent pas du nom du chef de maquis, c'est tout simplement parce qu'il était originaire de Bande (Bastogne), donc inconnu de la population locale, et que les membres du réseau ne criaient évidemment pas son nom sur les toits!

De quel réseau s'agissait-il? M. Christian De Vroom pense évidemment au réseau Comète, mais ni son père, ni Abrassart, ni le

9 Lettres de M. Marchal des 25 et 27 octobre 2004.

10 Longue conversation téléphonique avec M. Thierry de Roovere du 2 octobre 2004.

11 Conversation téléphonique du 3 novembre 2004.

12 Voir Marguerite De Vroom-Vandenplas, «Ma vie à Rhode», dans *Ucclesia* n° 197, novembre 2003, p. 28-29. Conversation téléphonique avec M. Christian De Vroom le 6 janvier 2005.

pilote texan Preiser n'apparaissent dans les documents relatifs à ce réseau.¹³

Les Lone Scouts

Les Lones, – comme les appellent toutes les personnes que j'ai contactées et qui les ont fréquentés de près ou de loin, – avaient été fondés en 1920 par le Père Attout, de l'abbaye de Maredsous dans le but de permettre à des pensionnaires ou à des jeunes n'ayant pas de troupe près de chez eux (d'où le nom qu'il leur donna) de pratiquer tout de même le scoutisme. Une réunion était organisée à leur intention à Noël, et des camps à Pâques et pendant les grandes vacances. Des Lones ont même fondé des troupes permanentes, notamment à Liège, à Boitsfort et, comme on vient de le voir, au collège Saint-Michel, mais avec des réunions espacées pour ne pas trop perturber la vie des familles.¹⁴

La crédibilité des faits rapportés

Au terme de cette enquête, quelle confiance accorder à la relation romanesque d'événements d'intérêt local et dont la plupart des témoins ont disparu?

Le bilan de la moisson d'informations récoltées au bout d'une longue enquête est pour le moins contrasté. La bonne connaissance des lieux décrits dans la première partie s'explique évidemment par le fait que la maison familiale de Jean de Roovere se trouvait dans le quartier, tandis que, si celle des lieux de notre commune est beaucoup plus imprécise, c'est peut-être tout simplement parce qu'il ne les connaissait peut-être que par procuration.

Mais le bilan s'inverse si l'on s'attache aux faits racontés: les principaux parmi ceux qui se déroulent à Rhode sont avérés par ailleurs

(l'existence d'un réseau de passeurs d'aviateurs, les références à la progression des Alliés, les mitraillages aériens du 1^{er} septembre 1944, la mort de Gonzague Henry de Frahan), alors que, – sauf erreur ou omission, – ceux qui se seraient déroulés autour du collège Saint-Michel n'ont laissé aucune autre trace dans les archives et les mémoires des personnes consultées.

Il en est de même en ce qui concerne les personnages: Gonzague Henry de Frahan est le seul personnage historique avéré, si l'on excepte des acteurs secondaires (le docteur Carlier ou le commandant du maquis de Rhode) qui n'apparaissent que sporadiquement.

On a vu qu'André Dubois, le second de Gonzague Henry de Frahan dans le récit, pouvait sans doute être identifié à André de Roovere, le frère cadet de l'auteur et que celui-ci s'était sans doute projeté lui-même au moins partiellement dans le Père Van Tongelen, sans avoir pour autant accompli tous les actes qu'il attribue à celui-ci.

Tous les autres personnages sont aussi insaisissables que les faits auxquels ils auraient été mêlés.

Il semble donc que le récit de Jean de Roovere alias P. Blaireau soit un roman construit autour d'un fait certain (la mort de Gonzague Henry de Frahan), encore tout récent au moment de la parution de l'ouvrage, une sorte d'anticipation, – mutatis mutandis, évidemment, – des docufictions qui envahissent aujourd'hui les écrans de télévision.

Pourquoi l'a-t-il écrit? La dédicace prouve sans risque d'erreur qu'il s'agit d'abord d'un hommage au meilleur ami de son frère, Gonzague Henry de Frahan. Celui-ci faisait partie des Lone Scouts qu'appréciait Jean de Roovere, qui en sera d'ailleurs l'un des

13 Les archives de ce réseau, conservées au Centre d'Études Guerre et Sociétés contemporaines, sont à vrai dire très lacunaires. Pire: le trio n'est pas mentionné non plus dans l'ouvrage détaillé, – en trois volumes! – du colonel Remy, *Réseau Comète*.

14 Conversation téléphonique avec M. Thierry de Roovere, le 2 octobre 2004. Lettre de M. François Marchal du 25 octobre 2004. Voir aussi la

communication de Thierry Scaillet, *Les lonescouts du père François Attout de l'Abbaye de Maredsous. Un homme et un groupe au service du scoutisme catholique belge d'entre-deux-guerres* au VII^e Congrès des Cercles francophones d'Histoire et d'Archéologie de Belgique à Ottignies-Louvain-la-Neuve du 26 au 28 août 2004.

aumôniers après son retour d'Afrique. Ce livre fournit donc aussi une belle occasion de mettre en exergue ces disciples un peu particuliers de Baden-Powell. En effet, et c'est là le troisième objectif apparent de l'auteur, *Alerte ... Gestapo!* n'est pas seulement un livre d'aventures paru dans une *Collection Jeunesse*, c'est aussi un livre édifiant, imprégné de morale inspirée par la religion, comme en témoignent ces quelques citations, qui ne prétendent pas être exhaustives:

- «souriant, le scout brave tout» se dit Teddy, giflé par un gestapiste (p. 10).
- «les Scouts sont faits pour servir et non pour être servis» ... «Le Scout est hardi avec confiance» (p. 56).
- Dialogue entre le Père Van Tongelen et Gonzague: «réaliser chrétiennement quelque chose» ... «réaliser au maximum la volonté de Dieu» ... «faire de toute sa vie un service» (p. 187).
- La pratique du pardon envers les quatre déserteurs ennemis («ce sont quand même de braves types»), même le gestapiste qui avait agressé le Père Van Tongelen, mais qui devient un «bon larron» grâce à l'intercession du prêtre, au point de servir la messe qui doit l'absoudre ... avant d'être exécuté! (p. 199-201)
- La mort édifiante de Gonzague: «Seigneur, vous savez que je veux réaliser quelque chose de grand. Il faut que ma vie serve ... Que voulez-vous?» ... «Gonzague ... Gonzague ... Ta vie sera grande si tu réalises ma volonté. Acceptes-tu de mourir pour que d'autres montent vers moi en réalisant quelque chose de grand?» (p. 214).
- Dernière phrase: Gonzague était un «type épatant» qui aidera la bande des Y à vivre de nouvelles aventures (p. 230).

L'intérêt de ce livre pour l'histoire de Rhode?

Tant de recherches pour n'aboutir à l'établissement que d'un seul fait historique concernant notre commune, – la mort de Gonzague Henry de Frahan, – c'est un peu disproportionné, se diront sans doute bien des lecteurs et des lectrices. Mais il fallait pourtant la mener, pour s'assurer que le reste était au moins romancé car l'historien ne peut se contenter d'approximations: les insuffisances de ses sources, – incomplètes, elles-mêmes approximatives, voire trompeuses, par ignorance, oubli ou volonté de travestir la vérité, surtout pour des périodes aussi pénibles que celle abordée ici, – lui interdisent de négliger le moindre détail puisque, même en prenant le maximum de précautions, il risque encore de se tromper ou d'être trompé.

En outre, si ce livre paraît n'éclairer qu'un fait, au fond anecdotique, du passé de notre commune, il a aussi le mérite d'en confirmer d'autres qui ne nous étaient connus jusqu'à présent que grâce à des souvenirs soumis aux aléas de la mémoire de celles et ceux qui nous les avaient confiés plus ou moins récemment (le réseau de résistants passeurs d'aviateurs et les mitraillages aériens du 1^{er} septembre 1944) alors que le livre de Jean de Roovere date de l'époque évoquée.

Il vient donc compléter les éléments trop rares relatifs à cette période troublée, dont beaucoup de traces et de témoins ont disparu, la mémoire des survivants étant parfois défaillante et les passions déchaînées par les affrontements idéologiques n'ayant pas complètement disparu.

C'est pourquoi je prie tous ceux et celles qui m'ont apporté leur aide, – qui sont cités ci-dessus, – de trouver ici mes plus sincères remerciements pour leur contribution, si minime soit-elle, à l'amélioration de notre connaissance du passé rhodien.

Agde de Hel

van 14 mei tot 4 augustus 1940

(vervolg)

uit het dagboek van Jozef Stoffels

Als R. C. B. L. (Recruteringscentra van het Belgisch Leger) moest onze Rodenaar in mei 1940 met kozijn Frans en buurjongen Pierre Denayer naar het Zuiden van Frankrijk vertrekken. Op donderdag 1 augustus kwamen ze eindelijk terug naar Rode.

Epiloog: 50 jaar later (maand Juni 1990)

Na de oorlogsjaren van 1940–1945 heb ik steeds de stille wens gekoesterd nog eens terug te gaan naar Agde waar ik in 1940 drie maanden in het kamp heb doorgebracht, kamp dat de *Hel van Agde* werd genoemd. Met de *Kristelijke Bond der Gepensioneerden* is die wens in vervulling gegaan. (...)

Daar was zeer veel veranderd, de straten zijn gemoderniseerd, nieuwe gebouwen

hebben de oude vervangen, de boorden van de Herault zijn vernieuwd en voorzien van grote parkings voor auto's, de Promenade is er nog maar is niet meer bezet door de Jeu de Boules spelers. Kunstschilders stellen er nu hun werken tentoon en de straatkant dient eveneens als autoparking. (...)

Van het kamp bestaat niets meer, alles is volgebouwd en doortrokken met straten. Ik heb daar oudere mensen aangesproken die zich gelukkig nog wat herinnerden van



Het monument ter nagedachtenis van het kamp van Agde
(foto M. Maziers, 2002)



De gedenkplaat van de R.C.B.L. (foto M. Maziers, 2002).

wat het kamp geweest was, zij wisten ons tevens te vertellen dat er een gedenkteken was opgericht ter nagedachtenis van hen die in het kamp hebben verbleven. Wij zijn dan naar het monument gegaan. Het werd geplaatst op de hoek van de *Route des Sept Fonts*, weg die in 1940 de achterkant van het kamp begrensd, en de *Rue Jean Moulin*.

Op de voorzijde van de kolom staat geschreven:

1939-1948
HIER BEVOND ZICH
HET KAMP VAN AGDE
DUIZENDEN MANSCHAPPEN
VERBLEVEN HIER IN HUN
TOCHT NAAR DE VRIJHEID

Op de boogvormige muur zijn de gedenkplaten bevestigd van de verschillende nationaliteiten die er verbleven hebben.

De plaat van de C.R.A.B.-Rekruteringscentrum van het Belgisch Leger is op de derde plaats van links bevestigd. De duizenden steentjes die de voorgrond bezetten symboli-

seren de duizenden mannen die in het kamp verbleven. (...)

De heer Latte, die voorzitter was van het comité die het monument heeft opgericht, had afspraak met ons bij de heer Mothes uitgever van de krant *L'Agathois*. Ik heb van die mijnheer een twintigtal fotokopieën kunnen bekomen, het waren uittreksels van zijn krant die handelden over het kamp. (...)

Meteen ben ik dan lid geworden van de C.R.A.B.-R.C.B.L., ook om rede dat deze vereniging zich daadwerkelijk inzet om de mannen van 16 tot 35 jaar die in 1940 in het zuiden van Frankrijk noodgedwongen door onze militaire overheid hebben verbleven een statuut van gelijke waarde met het leger te bekomen. Wij waren geen soldaten maar toch stonden wij in het kamp onder militair bevel, de militaire wetten werden ons voorgelezen zodra wij in compagnies waren ingedeeld; dagelijks was er appel en kregen cachot bij overtreding. Soldij kregen wij niet. kledij of andere noodzakelijke benodigdheden evenmin en praktisch ook geen eten of drinken.

Gewone burgers waren wij ook niet, want we waren opgesloten in het kamp bewaakt door vreemde soldaten van alle slag, 24 uur op 24. De grote vraag blijft dan, wie of wat waren wij? Verbleven wij misschien in een concentratiekamp zonder het te weten? Is het daarom dat het kamp van Agde de **hel** werd genoemd?

Uit de documentatie die ik bezit kan men al veel begrijpen van wat er toen is gebeurd en wat er daar boven ons hoofd heeft gehangen. Is het daarom dat de Fransen een gedenkteken hebben opgericht ten teken van eerherstel aan allen die daar verbleven hebben, en dit vijftig jaar na wat er toen is gebeurd? Vele grote vragen blijven bestaan en zal er ooit een antwoord op gegeven kunnen worden? Het was ook zeer vreemd dat er nooit enig bericht uit België toekwam, zelf niet van het *Internationale Rood Kruis* waar de meeste jongens in het kamp beroep hebben op gedaan mits betaling. Het leed, zowel fysisch als moreel, heeft bij de meesten die er verbleven zeer diepe sporen nagelaten die tot op heden nog niet uitgewist zijn. Het is daarom een morele ruggensteun dat het *Nationaal Verbond der R.C.B.L.* sinds een 1940 zestal jaren is opgericht en tevens een hechte vriendschapsband vormt tussen al de lotgenoten.

Er werden nog andere Rodenaren die gestuurd werden in mei 1940 naar het Zuid-Westen van Frankrijk. Hieronder vindt u er de lijst van. Na hun toenmalig adres in Rode wordt dit in Frankrijk vermeld.

In de bijlagen van het werk van Jozef Stoffels staat een document dat de naam en adressen (in Rode en in Frankrijk) van de Rodenaren vermeldt, die in het Zuid-Westen van Frankrijk verbleven (onder hen, een tiental in het kamp van Agde). Omwille van de vervorming van vele namen en plaatsnamen en het feit dat de schrijver het letter **w** ontkent (behalve als hoofdletter), mag gedacht worden dat deze bron Frans was.

CRAB – RBCL

Bècke Jozef, Rue de la Station ⇒ Agde (camp) Hérault.

Calvaer Jean-Baptiste ⇒ Olonzac

(Hérault).

Christiaens Henri, Dries ⇒ Rue des Halles, Aimargues (Gard).

Debie François, Rue Hof ten hoût ⇒ Rue des Halles, Boujan (Hérault).

De Clercq Eugène ⇒ Boujan (Hérault).

De Dobbeleer Léon, Rue du Village ⇒ Murviel-les-Béziers (Hérault).

Denayer Pierre, Rue de l'Eglise ⇒ Agde (camp) Hérault.

Desmedt Émile ⇒ Olonzac (Hérault).

Deveen Albert, Boesdaelveld ⇒ Lavalette (Aude).

Dusou, Rue de la Station ⇒ Lavalette (Aude).

Engel Jean, Dries ⇒ Rue des Halles, Aimargues (Gard).

Grassin Jean, Rue du Tilleul ⇒ Meyrames par Molières s/Cèze.

Hannaert Paul, Dries ⇒ Rue des Halles, Aimargues (Gard).

Heymans Joseph, Terheyden 34 ⇒ Agde (camp) Hérault.

Laukmans Raphaël, Deu Hoek ⇒ Agde (camp) Hérault.

Liebert Constant, Boomgaardweg 53 ⇒ Rue des Halles, Aimargues (Gard).

Liekendael Gustaaf, Rue du Tilleul ⇒ Meyrames par Molières s/Cèze.

Louckx Jules ⇒ Olonzac (Hérault).

Louckx Julien ⇒ Olonzac (Hérault).

Louckx Marcel, Rue Neuve 41 ⇒ Lamalou-Ies-Bains (Hérault).

Michiels Jean, Rue du Tilleul ⇒ Meyrames par Molière s/Cèze.

Mosselmans Albert, Termeuleu ⇒ Murviel-Ies-Béziers (Hérault).

Mosselmans François ⇒ Cazouls-Ies-Béziers (Hérault).

Mosselmans François, Termeuleu ⇒ Murviel-Ies-Béziers (Hérault).

Mosselmans Jean, Rue du Tilleul ⇒ Meyrames par Molières s/Cèze.

Mosselmans Louis ⇒ Olonzac (Hérault).

Mosselmans Sébastien ⇒ Olonzac (Hérault).

Neuckers Jacques ⇒ Thezan (Hérault).

Oscé Raymond, Termeuleu ⇒ Agde (camp) Hérault.

Savenberg Guillaume, Rue de la Station ⇒ Murviel-Ies-Béziers (Hérault).

Stoffels François, Rue de l'Église 19 ⇒ Agde (camp) Hérault.
Stoffels Joseph, Rollebaan 21 ⇒ Agde (camp) Hérault.
Srvaelens François, Chaussée de Hal 88 ⇒ Robiac (Roche-Sadoule).
Srvaelens Henri, Boomgaardweg 53 ⇒ Rue des Halles, Aimargues (Hérault).
Srvaelens Alfons, Olonzac (Hérault).
Vanbellingen Pierre, Rue du Tilleul ⇒ Meyrames par Molières s/Cèze.
Vandenbergen Georges, Rue du Tilleul ⇒ Meyrames par Molières s/Cèze.
Vanderguelet Pierre, Chaussée de Hal ⇒ Robiac (Roche-Sadoule).
Vanderhaegen Charles, Rue Hof ten hoût ⇒ Agde (camp) Hérault.
Vanderhaegen Henri, Boomgaardweg ⇒ Rue des Halles, Aimargues (Gard).
Van Eeckeurede Benoît, Rue Neuve 29 ⇒ Lamalou-Ies-Bains (Hérault).
Van Tuykom Pierre, Hof ten Berg ⇒ Saint-Chinian (Hérault).
Voets Maurice ⇒ Thezan (Hérault).
Wauter Joseph ⇒ Cazouls-Ies-Béziers.

Soldaten

Serg. Tr. Clarens, Termeuleu ⇒ 18 Btt. 5 Camps Villeneuve-Minervois.
De Becker Jean, Wauterbosch ⇒ Mas de la Calmette, Mauguio (Hérault).
Brig. E. De Cauver, papierfabriek ⇒ CR.1. Lunel-Vieil (Hérault).
Serg. E. Dehaspe (onderic) (?), Centrum ⇒ 59 Linie 2° Cie Rieux-Minervois (Aude).
J. de Ridder, Rue de l'Église ⇒ Mas de la Calmette, Mauguio (Hérault).
Oscar Desmet, Den Hoek ⇒ 5 Comp. 4 Batail. Laraque près Ganges (Hérault).
Desutter Jean-Baptiste, Wauterbosch 13 ⇒ Poussan (Hérault).
G. Kegelaert, Espinette ⇒ CR.1. Castries

(Hérault).

Cap. Lambois (Lonbois ?) Joseph, Centrum ⇒ 4° Grenadiers Laure (Aude).
Brig. J. Moonens, Rue du Tilleul ⇒ Cornauel (Aude).
Clairon E. Thomas, Rue de la Station ⇒ Villeneuve-Minervois (Aude).
Swaelens Victor, Dries ⇒ Mas de la Calmette, Mauguio (Hérault).
A. Vanderdeelen, Rue du Tilleul 72 ⇒ Château d' Agnac, Fabrègues (Hérault).
Valaire Hac (onleesbaar), Tenbrochstraat ⇒ Onbekende ligging.
André Hannaert ⇒ Onbekende ligging.
Jean Liekendaël, Tenbrochstraat ⇒ Onbekende ligging.
François Jacqmiss (!) ⇒ Onbekende ligging.
Joseph Struelens, Chaussée de Hal ⇒ Onbekende ligging.
Pierre Thys, Chaussée de Hal 10 ⇒ Onbekende ligging.
Jules Verhever, Chaussée de Hal 10 ⇒ Onbekende ligging.
Marcel Vanderoeghe, Chaussée de Hal 12 ⇒ Onbekende ligging.
Jules Van Rossane, Chaussée de Hal 12 ⇒ Onbekende ligging.
Jean Wauters, Chaussée de Hal 12 ⇒ Onbekende ligging.
Victor Wets ⇒ Zone occupée
André Wauters, Rerkeveldivég ⇒ Onbekende ligging
Egide Stappels, Rue du Village ⇒ Prisonnier?
Horp. J. Vanderdeelen, Belgisch leger ⇒ La Redorte (Aude).
Horp. J. Heymans, Belgisch leger ⇒ Rieux-Minervois (Aude).
Horp. Tr. Nekkebroeck, Belgisch leger ⇒ Rieux-Minervois (Aude).
Horp. J. Engels, Belgisch leger ⇒ Azele (Aude).